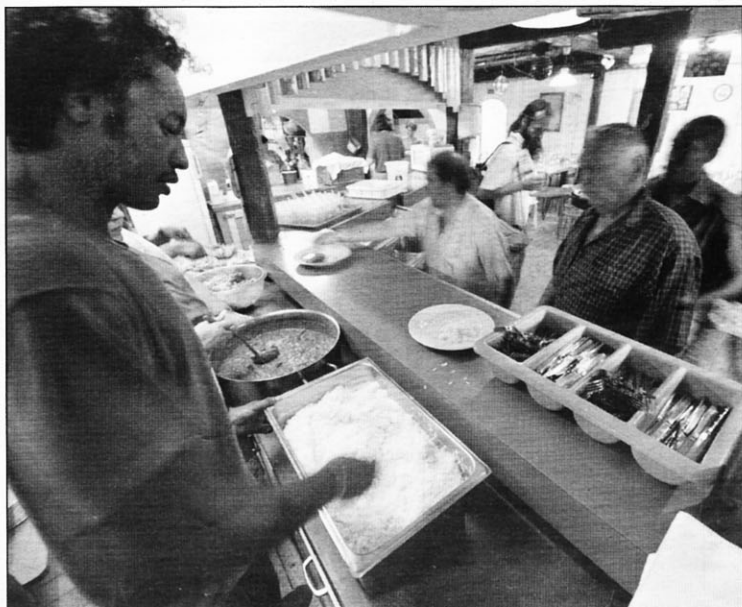


Le Jardin de Montbrillant ne désemplit pas durant l'été

PRÉCARITÉ • *Le centre d'accueil pour démunis ne connaît pas de trêve estivale et sert autant de repas en été qu'en hiver. Reportage.*



Le Jardin de Montbrillant distribue gratuitement entre 100 et 150 repas par jour. KEYSTONE

LE HAMEAU DES CHEMINEAUX, LE «CLUB MED DES SDF»

Les démunis ont aussi droit à des vacances pour échapper à leur quotidien de galère. Forte de ce credo, l'association Carrefour-Rue gère à Bernex un village de loisirs composé de cinq wagons, d'une roulotte et d'une yourte. Les habitués l'appellent le «Club Med des SDF». Le Hameau accueille à deux pas du Rhône des personnes en difficulté pour des moments de détente au vert. Pendant quelques jours, les résidents peuvent mettre leurs soucis entre parenthèses, explique Esther Alder, responsable de Carrefour-Rue. Cette structure peut accueillir une dizaine de «vacanciers». Elle est pleine pendant tout l'été. AT5

Sylvie Tamborini

En été, la précarité ne laisse pas de répit aux personnes en difficulté. Tout comme en hiver, le Jardin de Montbrillant à Genève distribue entre 100 et 150 repas gratuits par jour. Les démunis mangent rapidement et repartent aussitôt se fondre dans la masse.

Pendant les vacances, tout tourne au ralenti: il est donc plus difficile d'accéder à l'aide publique par le biais des administrations, explique Esther Alder, responsable de Carrefour-Rue. L'association privée qui gère ce centre d'accueil situé derrière la gare comble en partie ce manque estival.

Des repas de qualité

Sur le coup des 11h, Maria, la cuisinière, touille encore ses deux énormes casseroles fumantes. Dans l'une mitonne un chili con carne, dans l'autre dix kilos de riz. Elle s'active dans la petite cuisine surchauffée pour que tout soit prêt à 11h30. Cette Portugaise a passé par la case fin de droits avant d'atterrir à

Carrefour-Rue. Depuis, c'est la cuisinière attirée des laissés-pour-compte, secondée notamment par José et une équipe de bénévoles. Jean-Luc, un jeune civiliste, met aussi la main à la pâte.

Des bénéficiaires de l'assistance publique complètent l'effectif. Ils sont tenus de travailler une vingtaine d'heures par semaine pour la collectivité. Maria gère tout ce petit monde, ce qui d'après elle n'est pas une mince affaire. Elle s'occupe aussi de la planification hebdomadaire des repas.

Les aliments proviennent de dons. «On achète ce qui manque, en particulier la viande et les produits laitiers», explique M^{me} Alder, qui insiste sur la qualité des menus. «Les personnes en difficulté ne doivent pas se contenter des restes des restes, il faudrait justement leur donner le meilleur», relève la responsable.

À 11h20, tout est prêt. L'eau et le pain sont disposés sur les tables, le riz est cuit et le chili dégagé une agréable odeur

dans la pièce. Une vingtaine de personnes font déjà la queue sur le trottoir devant l'entrée. Dix minutes plus tard, les portes s'ouvrent.

Grande fatigue

Sans cohue, dans un rituel bien rôdé, chaque arrivant prend une assiette. Jean-Luc sert le riz, Maria l'arrose de chili et José dispose la salade. C'est l'occasion d'échanger un sourire, un bonjour ou un «ça va?» Mais souvent la conversation s'arrête là. Les traits sont tirés et les regards fuyants.

Les sans-abri doivent lutter au quotidien pour avoir le minimum, relève la travailleuse sociale. Ils passent leurs journées et leurs nuits dans les parcs en essayant de ne pas se faire repérer. Avec les grosses chaleurs, des problèmes de santé et d'hygiène s'ajoutent à cette lutte pour la survie: «C'est très fatigant.»

La population qui fréquente le Jardin est à l'image de la société: hétéroclite. Il y a beaucoup d'hommes seuls, quelques

femmes accompagnées d'enfants ainsi que des personnes âgées, toutes nationalités confondues. Des problèmes d'addiction, des soucis psychiatriques, des moyens financiers limités ou la crainte de la solitude les poussent à recourir à ce repas gratuit.

Sentiment de honte

À l'instar de cette femme d'une cinquantaine d'années. «Si je reste chez moi, je ne fais rien», explique-t-elle laconiquement. Willy, 86 ans, raconte son parcours difficile depuis dix ans. Il a été mis sous tutelle pour des problèmes psychiatriques et change depuis sans cesse de lieu d'hébergement.

Mais généralement, chacun garde ses soucis pour soi. Les démunis ont les yeux plongés dans leur assiette et repartent vite après avoir nettoyé leurs couverts. Esther Alder constate un sentiment de honte chez certains: «La pression sociale est forte et beaucoup se sentent fautifs d'avoir échoué.» AT5